

cuteur dans son bon sens, lorsque le garçon rentra, tenant un rouleau d'or qu'il remit au Corse, puis il sortit.

— La preuve que je vous crois et que vous devez avoir toute confiance en moi, dit Pietri en vidant le contenu du rouleau dans sa main, et faisant miroiter cette poignée de pièces d'or aux yeux de Delmare, qui étincelaient de cupidité convoitise, la preuve que je ne suis pas un ennemi, mais un ami, c'est que ces mille francs sont à vous; tenez, prenez-les.

Et les pièces d'or passèrent de la main du Corse dans celle de Delmare. Celui-ci, malgré son ébahissement, glissa prestement les cinquante louis dans les deux poches de son gilet, et resta quelques moments silencieux, cherchant le mot d'une énigme qui lui parut d'abord incompréhensible; mais, soudain, se frappant le front comme s'il eût pénétré ce mystère, il s'écria :

— J'y suis! je devine!

— Que devinez-vous, mon digne ami? lui dit Pietri; j'espère que maintenant nous n'aurons plus de secrets l'un pour l'autre!

— Non, pardieu, vous n'êtes pas fou, vieux scélérat! Tant s'en faut!

— Voyons, expliquez-vous!

— Louisa vous aura parlé de moi comme d'un homme bon à tout, prêt à tout, et qui de sa vie n'a connu la peur. Vous avez quelque mauvais coup à faire; je vous semble un instrument commode; je vous ai avoué que j'étais plus criminel que vous ne le pensiez. De là votre joie en apprenant mes cinq ans de galères... Plus l'instrument est endurci, meilleur sans doute il est à vos yeux... Vous me tenez par mon secret; je suis maintenant à vous, corps et âme, n'est-ce pas? Eh bien! ça me va! car, dans ma diable de position, je n'ai plus le choix des expédients.

— Vivent les garçons d'esprit! Vous seriez digne d'être le frère de la baronne! s'écria Pietri en tendant la main à Delmare. Touchez là, c'est marché fait, vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Quels sont vos ordres, Papa Satan?

— Ce soir, trouvez-vous place Louis XV, au pied de l'Obélisque, à neuf heures; vous saurez tout; car trois heures vont bientôt sonner, ajouta Pietri en tirant sa montre, et j'ai une course très importante à faire... Ainsi, mon noble ami, ce soir, à neuf heures, au pied de l'Obélisque.

— C'est entendu.

— Et comme il faut tout prévoir, en cas de pluie, je vous trouverai sous les arcades, au coin de la rue des Champs-Élysées.

— Très bien.

— D'ici là, je vais songer, mon noble ami, au moyen de vous mettre à l'abri des limiers de police, dans le cas où vos honorables collègues auraient jase. Vous m'êtes, voyez-vous,

trop précieux pour que je m'expose à vous perdre. Vous n'avez pas d'idée comme je vais vous soigner, vous dorloter, vous mijoter...

— Ah ça! un moment... reprit Delmare, après un moment de réflexion; avant de m'engager plus loin, je dois vous prévenir d'une chose, Papa Satan...

— Qu'est-ce?

— J'ai pipé au jeu, j'ai fait des dupes, j'ai commis un faux, et encore... dans une circonstance...

— De quelle circonstance voulez-vous parler?

— Peu vous importe! ce qu'il vous faut, n'est-ce pas, ajouta Delmare avec un rire amer, c'est que j'aie été condamné aux galères; j'ai eu cet avantage-là; en un mot, pipeur au jeu et faussaire, voilà ma mesure; réglez-vous là-dessus; ma délicatesse vous laisse assez de marge, comme vous voyez... Mais, au-delà, ne comptez pas sur moi.

— Hum, hum... des conditions, mon noble ami?

— Tenez, Père Satan, avec vos vénérables cheveux blancs, vos lèvres pincées et votre sourire diabolique, vous m'avez assez l'air d'un empoisonneur *in partibus*, vous sentez énormément l'arsenic... Or, s'il s'agissait de quelque meurtre dont vous auriez le profit, et moi, l'honneur... je vous déclare que ce genre d'opération ne me va pas.

— Peuh! fit le Corse en attachant son regard pénétrant sur Delmare, peuh! au point où vous en êtes, mon pauvre ami, votre fuite assurée... vingt mille francs en or, je suppose... dont dix payés d'avance... hein? c'est gentil, pourtant!

Delmare fronça les sourcils, jeta un coup-d'œil d'horreur et de colère sur Pietri, puis se contenant, il reprit avec une froide amertume :

— Père Satan, je n'ai pas le droit, vous le concevez, de me dire offensé de votre offre; la susceptibilité d'un forçat contumace vous ferait beaucoup rire; vous auriez raison; seulement, tablez bien vos projets sur ceci: mon intérêt vous répond de mon exactitude au rendez-vous de ce soir; je pourrais quitter Paris dans une heure avec les mille francs que vous m'avez donnés; mais, dès ce soir, vous mettriez sans doute la police à mes trousses, si elle n'y est déjà, et, je lui échapperais difficilement, mon véritable nom une fois découvert. Je préfère donc tenir la promesse que je vous ai faite; c'est ma seule chance, évidemment; vous avez besoin de moi; je servirai de mon mieux vos projets; mais s'ils vont jusqu'au meurtre, Père Satan, je vous le répète, je ne suis pas votre homme.

— Et si, moi, je vous dénonçais sur l'heure, trop cher et trop scrupuleux ami?

— Faites... Aussi bien, que ce soit un peu plus tôt, un peu plus tard!... Et puis, voyez-

vous, ajouta Delmare d'un air de sombre abattement qui frappa le Corse, je commence à être si las, si las... que Dieu me damne si je n'ai pas envie de profiter de l'occasion pour...

Delmare n'acheva pas, et baissa la tête d'un air pensif et sombre.

— Achevez donc! lui dit le Corse qui l'examinait attentivement. Pourquoi cette réticence?

— Je m'entends...

— Moi, qui ne jouis pas de ce privilège, mon noble ami, je ne comprends pas qu'à votre âge, à vingt-sept ans tout au plus, vous soyez déjà las! Et puis... las de quoi?

— Vous ne savez donc pas, Père Satan, reprit Delmare avec un sourire sardonique, vous ne savez donc pas que, dans la vie que je mène, c'est comme dans la vie militaire, où les années de campagne comptent double?... Et vous êtes entré jeune en campagne, mon intéressant ami?

— A quinze ans; ce qui fait qu'à mon âge, j'ai bien près de trente ans de service.

— Et d'honorables services, n'est-ce pas?

— Père Satan, vous êtes très gai!

— Eh, eh, eh!... Quand l'occasion se présente... Mais rassurez-vous: cette proposition de meurtre était une épreuve.

— Ah! c'était une épreuve?

— Pas autre chose. Aussi vous allez me trouver bien singulier, mais, d'honneur, je ne sais si je dois être content ou fâché de n'avoir pas trouvé en vous toute la scélératesse dont je m'étais plu à vous orner. Un mot surtout, que vous venez de prononcer tout-à-l'heure, m'a beaucoup frappé.

— Quel mot?

— Quand vous avez dit: *je suis si las, si las!* l'accent de votre voix, l'expression de votre visage, révélaient tant de dégoût pour votre vie présente et passée, qu'il m'a semblé (je ne dis pas cela pour vous insulter, mon noble ami) qu'il m'a semblé voir percer là... comme une petite pointe de remords, hein?

— Père Satan, vous devenez de plus en plus bouffon...

— Allons, ne rougissez pas de cette velléité de repentir; j'ai de bons vieux yeux, allez!... Aussi, je ne sais si je dois être satisfait ou fâché... qu'il y ait peut-être encore en vous quelque vague et lointaine notion du bien et du mal... Somme toute, ajouta le Corse en réfléchissant, je crois que, pour mon projet, il vaut mieux que vous ne soyez pas complètement endurci... c'est vous répéter, mon intéressant ami, que cette proposition de meurtre n'était qu'une épreuve...

— Eh bien! Père Satan, j'ai donné en plein dans le panneau; car je ne sais pourquoi vous me faites de plus en plus l'effet d'un empoisonneur...

— Il y a un peu de vrai là-dedans; seule-

ment... moi, je laisse le poison aux imbéciles.

— Vraiment! vous empoisonnez les gens sans poison?

— Oh! mon Dieu! mon digne ami, tel que vous me voyez, je serais capable d'empoisonner toute une famille sans un atome de matière vénéneuse ou nuisible; je dirai plus, sans un atome de matière quelconque, et seulement par le fait de ma volonté. Mais, ajouta le Corse en tirant sa montre, je bavarde, je bavarde, et le temps passe. Ainsi donc, à ce soir.

— A ce soir.

— A neuf heures, place Louis XV, à l'Obélisque ou sous les arcades, mon noble ami.

— J'y serai.

— Vous apporterez l'acte de naissance de Louisa?

— Oui.

— Au revoir, mon noble ami.

— Au revoir, Père Satan.

Et Pietri, quittant l'estaminet de la *Grosse Pipe*, se dirigea vers la demeure de madame de Bourgneil.

XII.

M^{me} de Bourgneil, ainsi que l'avait dit le général Roland au major Maurice, portait sur son visage mélancolique et souffrant les traces d'une douleur contenue, mais profonde; sa pâleur, ses cheveux entièrement blanchis avant l'âge, le sourire navrant, qui parfois errait sur ses lèvres, donnaient à ses traits ce charme doux et triste, auquel la comtesse Roland n'avait pu résister.

A peu près à l'heure où Pietri sortait de l'estaminet de la *Grosse Pipe*, pour se rendre chez madame de Bourgneil, celle-ci, travaillant à un ouvrage de tapisserie, était dans son salon, avec sa fille Adeline de Bourgneil, fille adultérine du colonel Roland.

Adeline était charmante; elle ressemblait beaucoup à sa mère. Sa physionomie riante et ouverte annonçait un caractère plein de charme et d'aménité. Sa vie n'avait été jusqu'alors qu'un long jour de bonheur. Jamais, grâce à l'effrayante dissimulation de M. de Bourgneil, la jeune fille ne s'était doutée qu'il existait entre sa mère et lui un de ces terribles secrets pouvant torturer l'existence entière d'une femme, et qui torturaient celle de M^{me} de Bourgneil; martyre atroce et de presque tous les instans, que la malheureuse mère subissait le front impassible, le sourire aux lèvres, en présence de sa fille, de crainte d'éveiller en elle le moindre soupçon.

Adeline, trouvant dans l'homme qu'elle croyait être son père les dehors de la plus vive tendresse pour elle; le voyant rempli de soins et d'égards pour M^{me} de Bourgneil, qu'il traitait en apparence avec une affectueuse déférence, Adeline s'était jusqu'alors épanouie, heureuse

et confiante, entre ces deux époux qui semblaient vivre dans le plus doux accord.

— Mon enfant, dit M^{me} de Bourgueil à sa fille, tout en continuant de travailler à sa tapisserie, veux-tu sonner, je te prie ? Je désirerais savoir si ton père est rentré.

— Lui, rentré ! est-ce que ce bon père ne serait pas déjà venu nous embrasser ? répondit Adeline en souriant.

Et elle sonna.

Un domestique parut ; M^{me} de Bourgueil lui dit :

— M. de Bourgueil est-il chez lui ?

— Non, madame, monsieur n'est pas rentré.

— C'est bien, dit M^{me} de Bourgueil.

Puis, au moment où le domestique s'éloignait, elle le rappela, et lui dit comme par réflexion, quoiqu'elle n'eût appelé ce serviteur que pour lui donner l'ordre suivant, auquel elle ne voulait paraître attacher aucune importance :

— Julien, s'il venait par hasard quelque visite pour moi, vous feriez dire que je n'y suis pas.

— Oui, madame.

Et le domestique sortit.

— Oh ! maman, dit Adeline à sa mère d'un ton de doux reproche, en venant s'asseoir sur une petite chaise basse en face de sa mère, je suis aux regrets de ce que tu donnes un pareil ordre ?

— Pourquoi cela ?

— S'il te vient des visites, on va les renvoyer.

— Eh bien ?

— Et si parmi ces personnes se trouvait M^{me} la comtesse Roland ?

— M^{me} la comtesse Roland ? répondit M^{me} de Bourgueil avec embarras en baissant les yeux devant le regard pur et ingénu de sa fille ; pourquoi veux-tu qu'elle vienne me voir ?

— Mais, maman, pour te rendre aujourd'hui la visite que tu lui as faite l'autre jour.

— Dans ce cas-là, mon enfant, la comtesse laissera sa carte.

— Cependant, maman, puisque tu es chez toi, tu veux donc éviter de recevoir cette dame ? Quel dommage ! elle a l'air si gracieux, si bienveillant !... On dit dans le monde, où nous la rencontrons souvent, que c'est une femme des plus distinguées. Tiens, petite maman, si tu avais de la répugnance à la voir, cela me contrarierait beaucoup, oh ! mais, beaucoup !

— Vraiment ? Et pour quelle raison ?

— C'est que j'ai certain projet ; mais il me faudrait y renoncer, si M^{me} la comtesse Roland t'inspirait de l'éloignement.

— Elle ne m'en inspire aucun, je t'assure, chère enfant.

— Et pourtant elle peut venir aujourd'hui, et elle trouvera ta porte fermée !

— C'est qu'aujourd'hui, répondit M^{me} de Bourgueil, souffrant cruellement (douleur pres-

que journalière pour elle), d'être obligée de mentir à sa fille, c'est qu'aujourd'hui je ne me sens pas bien.

— Mère chérie, tu souffres ? s'écria la jeune fille, dont la charmante figure exprima la plus vive inquiétude.

Puis, s'agenouillant presque devant sa mère, et prenant ses mains entre les siennes, elle ajouta :

— Tu souffres, et tu ne me dis rien !... Laisse-moi donc te regarder.

Et Adeline, avec une grâce charmante, écarta de ses deux mains les boucles qui encadraient le front de sa mère, la contempla un instant, avec une tendre sollicitude, et reprit tristement :

— C'est vrai, pauvre maman, tu parais souffrir ; et moi qui ne m'étais pas aperçue... Mon Dieu ! mon Dieu ! Qu'as-tu donc ?

Hélas ! oui, M^{me} de Bourgueil souffrait en ce moment, non d'une malaise physique, car elle ne se portait ni mieux ni plus mal qu'à l'ordinaire, mais elle souffrait cruellement d'avoir, par un mensonge, éveillé les inquiétudes de sa fille. Aussi M^{me} de Bourgueil, honteuse de ce mensonge, et voulant cacher l'humiliante rougeur qui un instant colora son doux et pâle visage, embrassa longuement sa fille en lui disant :

— Chère enfant, rassure-toi, ce n'est rien ; j'éprouve seulement un léger malaise... C'est nerveux, cela se passera.

— Tu veux me rassurer, reprit Adeline d'un air de triste doute en attachant sur sa mère ses grands yeux bleus ; je le vois bien !

— Si je souffre, pauvre enfant, c'est de l'inquiétude où je te vois, et non d'autre chose. Je ne ressens, je te le répète, qu'un peu de malaise, mais cela suffit pour me rendre toute visite importune en ce moment.

— Bien vrai ? c'est seulement un peu de malaise ?

— Pas autre chose.

— Enfin, bien vrai, bien vrai, n'est-ce pas, mère chérie ? reprit Adeline avec une instance ingénue. Tu le sais, pour moi, ta parole est parole d'Évangile... et si tu m'assures que ce n'est qu'un peu de malaise... je le croirai.

— Alors, crois-moi...

— Je te crois, reprit Adeline en se jetant au cou de sa mère ; mais tu m'as fait bien peur !

— Et tu me pardonnes, reprit M^{me} de Bourgueil en tâchant de sourire, tu me pardonnes de t'avoir ainsi alarmée ?

— J'ai fort envie, petite maman, de mettre une condition à mon pardon !

— Soit, j'y consens d'avance, reprit M^{me} de Bourgueil étouffant un soupir d'allègement, heureuse d'être sortie de ce dédale de réticences, de dissimulation et de mensonge où elle venait d'être, comme tant d'autres fois d'ail-

leurs, forcément entraînée ; voyons, mon Adeline, cette condition, quelle est-elle ?

— D'abord, chère maman, pour que je te la dise, cette condition, il faut deux choses.

— Oh ! mais, cela se complique beaucoup, reprit M^{me} de Bourgueil en souriant ; et ces deux choses, quelles sont-elles ?

— La première, c'est que tu m'assures bien positivement que tu n'as aucun éloignement pour M^{me} la comtesse Roland.

— Encore cette torture, encore ! se dit la malheureuse femme, ramenée par sa fille à ce cruel sujet auquel elle croyait avoir échappé.

Et elle reprit tout haut avec un calme apparent :

— Pourquoi insister là dessus ? pour quelle raison veux-tu que M^{me} Roland m'inspire de l'éloignement ?

— D'abord, un instant j'avais cru que tu ne voulais pas la recevoir, et puis, que sais-je ? tous les jours, dans le monde, on dit le plus grand bien d'une personne, et souvent ce bien est exagéré, souvent même il est trompeur. Tu sais mon aveugle confiance en toi. Aussi, je le répète, je voudrais savoir si tu partages la sympathie que dans notre société on témoigne généralement à M^{me} la comtesse Roland.

— Certainement, mon enfant, car dans nos relations pour l'œuvre des prisons, j'ai souvent apprécié la rare bonté de son cœur et la sagesse de son esprit.

— Très-bien ! dit gaiement Adeline, me voilà fixée sur la première des deux choses, et tu ne peux t'imaginer, chère maman, quel plaisir tu me fais en me parlant ainsi ! Je passe à la seconde.

— Et, demanda M^{me} de Bourgueil avec une appréhension involontaire, et cette seconde ?

— Oh ! la seconde, reprit toujours gaiement Adeline, la seconde, c'est très-délicat !

— Comment cela ?

— Pense donc, une jeune personne parler d'un monsieur !

— Que veux-tu dire ?

— Il est vrai que ce qui rend cela moins inconvenant, ajouta la jeune fille en riant, c'est que ce monsieur a les cheveux tout gris, et qu'il est d'un âge très-respectable... de l'âge de mon père probablement.

— Adeline, je ne te comprends pas du tout.

— Voyons, petite maman, tu m'as dit tout le bien que tu pensais de la comtesse Roland ; maintenant dis-moi ce que tu penses du général Roland.

A cette question, un fer aigu aurait traversé le cœur de M^{me} de Bourgueil, qu'elle n'eût pas éprouvé une douleur plus cruelle ; pourtant, elle eut la force de se contenir, et de répondre d'une voix à peine altérée :

— Mais je pense que le général Roland est un homme parfaitement honorable.

— Voilà tout ? dit Adeline en faisant une

délicieuse petite moue de reproche ; comme tu es avare de louanges, toi !

— Que dire de plus, mon enfant, si ce n'est qu'un homme est parfaitement honorable ?

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit et M. de Bourgueil entra.

Adeline, à sa vue, frappa gaiement dans ses mains, et courut à lui en ajoutant :

— Je suis bien certaine, moi, que mon père m'en dira plus que toi sur le général !

Et, s'approchant de M. de Bourgueil, Adeline lui tendit son beau front à baiser, en disant :

— Bonjour, père !...

M. de Bourgueil baisa le front de la jeune fille, et comme elle ne pouvait le voir, il jeta sur M^{me} de Bourgueil un regard d'une méchanceté sardonique, en disant :

— Bonjour, ma fille !...

Et, selon sa coutume, il accentua de telle sorte ces mots : « Ma fille, » que M^{me} de Bourgueil sentit son cœur se briser.

— Encore !... ajouta le bourreau en prenant entre ses deux mains la tête d'Adeline et la baisant de nouveau sur le front.

Puis, souriant d'un air diabolique en jetant les yeux sur sa femme, il ajouta :

— C'est si doux... si doux !... d'embrasser son enfant !...

A ce nouveau et cruel sarcasme, la malheureuse mère frémit d'effroi, en songeant à la nature de l'entretien qu'elle avait avec sa fille au moment de l'arrivée de M. de Bourgueil, entretien que la jeune fille allait sans doute reprendre en parlant du général Roland.

XIII.

M. de Bourgueil, dont les cheveux avaient grisonné, était du reste fort peu changé par l'âge. Un œil exercé aurait pu lire sur ses traits la même expression d'ironie glaciale, de méchanceté douceuse, voilée sous des dehors d'hypocrite aménité. Aussi s'avança-t-il vers sa femme avec empressement. D'un regard pénétrant, il avait remarqué sur la figure de M^{me} de Bourgueil un trouble et une douleur inaccoutumés présageant quelque scène cruelle. Son visage exprima la plus douce satisfaction, et il dit en contemplant avec amour Adeline et sa mère :

— C'est pourtant singulier, cela !

— Quoi donc, bon père ? reprit la jeune fille, trompé par cette bonhomie simulée ; que trouves-tu de singulier ?

— Que vous dirai-je ? Il ne m'arrive jamais de vous quitter que pour quelques heures, reprit-il, et il me semble que c'est toujours avec un nouveau bonheur que je vous retrouve toutes les deux.

— Maman, tu l'entends, dit Adeline, et il

dit vrai. Vois donc comme il a l'air heureux ! regarde-le donc, ce bon père !

— Nous ne pouvons nous étonner d'un sentiment que nous partageons, ma chère enfant, répondit madame de Bourgueil, de l'accent le plus affectueux qu'elle put simuler.

Et cette femme franche, loyale par nature, avait l'hypocrisie, la fausseté en horreur !

Et il ne se passait pas de jour, pas d'heure, où, en présence de sa fille, cette femme ne fût forcée de paraître remplie d'affection pour cet homme impitoyable !

— Béni soit donc le foyer domestique, qui nous donne des joies si douces et si pures ! reprit M. de Bourgueil en s'asseyant auprès d'Adeline et de sa mère.

Et il ajouta en souriant :

— Je crains seulement qu'aujourd'hui la solitude de notre foyer ne soit troublée par quelques visites ; car, ma chère amie, dit-il à sa femme, j'ai un pardon à vous demander.

— Lequel, je vous prie ?

— Je me suis permis de changer les ordres que vous avez donnés.

— Quels ordres ?

— Vous aviez fait fermer votre porte : j'ai dit, au contraire, que, s'il se présentait quelque visite, vous la recevriez.

— J'avais fait fermer ma porte, reprit M^{me} de Bourgueil, parce que, sans être souffrante, j'éprouve un peu de malaise.

— Vraiment ? pauvre amie !... dit M. de Bourgueil, d'un air plein de sollicitude. Mais cela n'a, j'espère, aucune gravité...

— Oh ! non, Dieu merci, reprit Adeline. Tout à l'heure maman m'a rassurée, complètement rassurée...

— Ah ! tant mieux ! reprit M. de Bourgueil. J'étais déjà tout inquiet !... Alors, je ne regrette plus d'avoir fait rouvrir votre porte, et cela, poursuivit-il en jetant à sa femme un regard dont elle comprit la signification, et cela, parce que j'ai songé qu'il serait très possible que la comtesse Roland vint vous rendre en personne la visite que vous lui avez faite en personne.

— Avoue, maman, dit Adeline avec une joyeuse surprise, que je me serais entendue avec mon père, qu'il ne parlerait pas autrement !

— Comment donc cela ? demanda M. de Bourgueil très intéressé.

— Figure-toi que, lorsque maman a fait dire qu'elle ne recevrait absolument personne, je lui ai parlé absolument comme toi.

— Au sujet de la comtesse Roland ?

— Mon Dieu ! oui.

— Vraiment ! Eh bien, que l'on ose dire après cela qu'il n'y a pas entre le père et les enfants mille affinités de nature, mille points de caractère dans les moindres circonstances. Ce n'est pas toi, tendre amie, qui serais d'un avis contraire !...

— Non, certainement, reprit la malheureuse

en tâchant de sourire à ce cruel sarcasme, mais son sourire était navrant.

— Voyons, mon Adeline, dit M. de Bourgueil à la jeune fille, pourquoi faisais-tu à ta mère la même observation que moi au sujet de la comtesse Roland ?

— J'expliquais cela à maman lorsque tu es entré.

— Eh bien ! est-ce que je te gêne ?

— Au contraire ! il faut aussi que tu saches mon projet, bon père.

— Oh ! quand tu dis de ces mots-là, de ta voix si douce ; « bon père ! » tu fais de moi tout ce que tu veux... Mais chut ! ajouta M. de Bourgueil en souriant et montrant sa femme d'un coup d'œil, il ne faut pas que tu parles si haut de ma faiblesse paternelle... ta mère me gronderait ; car c'est, vois-tu, « madame la raison » en personne.

— Vous me vantez, mon ami, répondit M^{me} de Bourgueil.

— Te vanter, tendre amie ! s'écria-t-il avec un accent d'affection et de déférence admirablement jouées, te vanter, toi, la fidèle compagne de ma vie ! toi, le modèle de toutes les vertus domestiques ! toi, à qui, depuis notre mariage, je n'ai dû en ce monde que bonheur et joie ! toi, enfin, qui m'as donné ce trésor de grâce, de candeur et de bonté, qui s'appelle Adeline, cette fille bien-aimée dont je suis si fier d'être le père !... Te vanter, toi, l'exemple des mères et des épouses !... Ah ! ne t'en prends qu'à tes vertus, si la vérité ressemble à une flatterie.

Non, il est impossible de donner une idée de l'art infernal avec lequel cet homme sut feindre l'émotion à la fois la plus ineffable et la plus profonde, en prononçant ces mots qui remirent à vif les mille blessures du cœur de sa femme ; blessures toujours saignantes, car il se passait peu de jours sans que M. de Bourgueil ne l'accablât de ces louanges impitoyables en présence de sa fille ; et la pauvre enfant, en entendant parler ainsi M. de Bourgueil, ne trouvait pas, dans sa tendresse ingénue, d'expressions assez touchantes, assez reconnaissantes pour bénir celui-là qui semblait si dignement apprécier cette mère qu'elle chérissait.

Aussi Adeline s'écria-t-elle en prenant d'une main la main de sa mère et de l'autre celle de M. de Bourgueil :

— Oh ! si vous saviez avec quel bonheur je vous entends ainsi tous deux me convaincre que ce n'est pas de l'amour, du respect, mais de l'idolâtrie que je dois avoir pour vous deux, toi mère, à cause de ces adorables vertus dont parle mon père, et lui, à cause du touchant hommage qu'il leur rend chaque jour !

— L'entends-tu, « notre enfant, » l'entends-tu ? reprit M. de Bourgueil en redoublant de tendresse et d'expansion. Dis, femme bien-aimée, jamais vie irréprochable et sainte a-

t-elle mérité une plus céleste récompense que celle que tu reçois aujourd'hui par la bouche innocente de cet ange, « notre fille » chérie ? Mais tu ne réponds rien ! tu te troubles, tu détournes la tête, tu pleures ! Oh ! pleure, pleure, tendre amie ! ces larmes-là sont douces à qui les verse, douces à qui les fait couler ! Viens, ma fille, viens, qu'un même embrassement nous unisse tous trois !

Et M. de Bourgueil, se jetant à genoux, ainsi qu'Adeline, devant sa femme toujours assise et pleurant des larmes d'une affreuse amertume qu'elle ne pouvait plus contenir, l'enlaça de ses bras, tandis que la jeune fille cherchait de ses lèvres les joues humides et glacées de sa mère. L'infortunée frémit d'horreur en sentant l'étreinte de M. de Bourgueil ; pour y échapper, elle serra convulsivement Adeline contre son sein, en la couvrant de pleurs et de baisers, seul moyen de dissimuler et d'épancher à la fois ses douleurs.

Pendant ce long embrassement, M. de Bourgueil se releva, jeta un regard affreux sur sa femme et sur Adeline ainsi enlacées, et dit comme accablé sous le poids d'une émotion trop vive :

— C'est bon, la sensibilité, mais cela brise !

Et pendant qu'Adeline échangeait encore quelques caresses avec sa mère, heureuse dans son atroce souffrance, d'avoir pu du moins en cacher la cause à sa fille, il reprit avec une indigne bonhomie :

— Voilà comment de pareils attendrissements vous font perdre le fil de toutes vos idées ! Heureusement, moi, j'ai bonne mémoire, lorsqu'il s'agit de mon Adeline ! Ainsi, tout à l'heure elle me disait : Père, au moment où tu es entré, je causais avec maman de la comtesse Roland, et il faut aussi que tu saches mon projet. Quel est le sens de ces paroles, mon enfant ?

— Il est vrai, bon père, que tu n'oublies rien, reprit la jeune fille en se relevant d'après de sa mère. En deux mots, voici ce dont il s'agissait : j'avais à faire une demande à maman, et à toi, bien entendu, puisque toi et elle...

— Nous ne faisons qu'un seul et même cœur, dit M. de Bourgueil. Continue.

— Mais avant de vous adresser à tous deux cette demande, je désirais être certain de deux choses, ai-je dit à maman.

— Adeline, dit M^{me} de Bourgueil, à demi brisée par ce qu'elle venait déjà de souffrir, si tu le veux, nous reprendrons cet entretien.

— Oh ! petite maman, mon père se trouve là si à propos !

— Vois-tu chère enfant, dit M. de Bourgueil, en souriant, ta mère est jalouse : elle tient à t'accorder elle seule ta demande.

— Je crois, bon père, que c'est un peu vrai

ce que tu dis là, reprit gaiement Adeline, et je vais te venger.

— C'est cela, dit M. de Bourgueil en se frottant les mains, vengeons-nous... Tu disais donc qu'avant d'adresser à ta mère certaine demande, tu voulais être certaine de deux choses ?

— Oui, mon père : la première était que, maman et toi, vous partagiez la vive sympathie que madame la comtesse Roland inspire à chacun dans le monde où nous la rencontrons souvent. A cela maman m'a déjà répondu qu'elle faisait le plus grand cas de madame la comtesse Roland.

— Il n'en pouvait être autrement ; la comtesse est une de ces femmes qui, comme ta mère, inspirent par leurs vertus autant d'attrait que de respect. Maintenant, que désirais-tu savoir encore ?

— Quand tu es entré, je venais justement de demander à maman ce qu'elle pensait du général Roland.

Un éclair de joie infernale illumina le regard de M. de Bourgueil, mais il se contint et dit à sa femme de l'air le plus naturel du monde :

— Eh bien ! chère amie, qu'as-tu à répondre à Adeline ? Que penses-tu, en effet, du général Roland ?

— Maman m'a dit...

— Oh ! oh ! mademoiselle Adeline, reprit gaiement M. de Bourgueil en interrompant la jeune fille, il faut laisser votre chère petite maman répondre.

M^{me} de Bourgueil, avec ce courage héroïque qu'une mère seule peut trouver en pareille circonstance, répondit d'une voix presque tranquille :

— J'ai dit à Adeline que je croyais M. le général Roland un homme parfaitement honorable.

— Et moi, reprit la jeune fille avec la candide étourderie de son âge, j'ai répondu à maman : Comment ! Voilà tout ce que tu trouves à dire de M. le général Roland !

Il y avait dans ces naïves paroles d'Adeline quelque chose de si fatal, elles servaient si cruellement la vengeance de M. de Bourgueil, qu'il resta lui-même un instant silencieux, stupéfait de cet effrayant à-propos.

Les forces de M^{me} de Bourgueil étaient à bout.

La suite de l'entretien paraissait devoir être plus accablant encore ; elle fit un mouvement pour se lever et quitter le salon ; son mari la prévint et lui dit vivement :

— Allons, voilà que tu vas t'en aller au moment le plus intéressant de notre entretien, puisque Adeline va nous faire sa demande !

— Mon ami... je...

— Madame de Bourgueil, reprit-il gaiement en interrompant sa femme, et feignant un mécontentement comique ; si vous nous quittez déjà, je vais vous faire les gros yeux. Vous sa-

vez ce que cela veut dire. Et s'adressant à sa fille, il ajouta en riant : tu vas voir qu'elle ne nous quittera pas, ta bonne mère !

En effet, la malheureuse femme retomba anéantie dans son fauteuil. Elle savait quelle menace contenaient les paroles, en apparence, insignifiantes de son mari. Comme toujours, elle se résigna. M. de Bourgueil ajouta :

— J'aurais bien voulu voir cela, chère amie ! t'en aller au moment où *ma fille* trouve que tu n'apprécies pas suffisamment le général Roland !

Et un sourire affreux accompagna ces paroles, tandis qu'Adeline ne voyait rien que de fort naturel dans l'insistance de M. de Bourgueil auprès de sa femme, pour qu'elle continuât d'assister à l'entretien déjà commencé.

— Et maintenant, reprit M. de Bourgueil, dis-nous, chère enfant, pourquoi tu trouves que ta bonne mère n'apprécie pas suffisamment le général.

— Dam !... C'est bien naturel, reprit la jeune fille, moi qui suis presque enthousiaste du général Roland !

— Vraiment ! dit M. de Bourgueil, en cherchant avidement le regard de sa femme, vraiment, mon Adeline, tu es presque enthousiaste du général Roland ?

La jeune fille fit par deux fois, avec une grâce charmante un petit signe de tête affirmatif.

— Voyons, mademoiselle l'enthousiaste, reprit en souriant M. de Bourgueil, d'où nous vient cette admiration, s'il vous plaît ?

— Mais de tout ce que j'entends raconter du général Roland dans le monde où nous le rencontrons. Dès qu'il entre dans un salon, on se dit tout bas : c'est le général Roland, un des derniers héros de l'empire. Vous savez ? ce général qui a fait dernièrement de si brillantes campagnes en Afrique. Loyal et chevaleresque comme Bayard, c'est un lion sur le champ de bataille. Et l'on ajoute bien d'autres choses encore au sujet de sa gloire et de son héroïsme. Mais moi qui ne suis pas une héroïne, j'avoue que ces louanges guerrières me touchent beaucoup moins que ce que l'on dit de son cœur.

— Voyons, que dit-on du cœur du général Roland ? reprit M. de Bourgueil en souriant avec une bonhomie paternelle.

Puis s'adressant à sa femme :

— Avouez, tendre amie, que rien n'est plus charmant que la candeur de cette enfant !

— On dit, mon père, reprit Adeline, que le général Roland, ce lion sur le champ de bataille, est un ange de tendresse pour sa femme et sa fille ; que ce héros qui a tant de fois bravé la mort en se jouant, tremble et pleure comme un enfant à la moindre inquiétude qu'il ressent sur leur santé ; enfin, bon père, à entendre vanter le cœur du général Roland, on croirait reconnaître ta délicieuse bonté pour maman et

pour moi, jointes à un illustre renom d'héroïsme et de gloire.

— De sorte, dit lentement M. de Bourgueil avec un sourire impossible à rendre, de sorte que mademoiselle l'enthousiaste serait, j'en suis sûr, plus fière d'avoir pour père l'illustre, l'héroïque général Roland que l'obscur M. de Bourgueil ! En un mot, ajouta-t-il, en s'adressant à sa femme, cette chère petite ingrate voudrait bien être *mademoiselle Roland*, qu'en dis-tu, tendre amie ?

Malgré sa dissimulation profonde, le sourire de cet homme et sa physionomie trahirent en ce moment quelque chose de tellement sinistre, que sa fille se méprit sur l'expression de ses traits, vint à lui, lui prit les deux mains, et attachant sur lui ses grands yeux où roulaient deux larmes subitement venues, elle lui dit d'une voix touchante :

— Mon père, ton visage s'est attristé, et pourtant ce n'est pas sérieusement que tu parles. Non, ce n'est pas sérieusement que tu m'accuses, moi, de ne pas me trouver heureuse et fière d'être ta fille ; non, tu ne peux me punir de ma franchise par un si pénible soupçon !

Puis, portant son mouchoir à ses yeux, et s'adressant à sa mère, elle lui dit entre une larme et un sourire :

— Tiens ! mère chérie, gronde-le ! il le mérite, s'il ose douter de ma tendresse pour lui !

— Allons ! je me soumetts, tendre amie, reprit M. de Bourgueil avec une résignation hypocrite en s'adressant à sa femme : gronde-moi, gronde-moi fort, pour avoir appelé cette enfant mademoiselle Roland.

C'en était trop pour la malheureuse mère. Jamais, malgré ses tortures de chaque jour, elle n'avait subi une si terrible épreuve. Elle allait, par l'explosion de sa douleur et de sa honte, éveiller les soupçons de sa fille et compromettre ainsi le fruit de tant d'années de contrainte et de martyre, lorsqu'un incident, futile en apparence, interrompant ce redoutable entretien et distrayant l'attention d'Adeline et de M. de Bourgueil, permit à la pauvre femme de reprendre son sang-froid.

Un domestique était entré et avait dit à M. de Bourgueil :

— Il y a dans le salon quelqu'un qui désire parler à monsieur.

— Qui est-ce ?

— Un monsieur âgé, à cheveux blancs. Je ne l'ai jamais vu ici, reprit le domestique.

— Priez ce monsieur d'attendre, dit M. de Bourgueil au domestique, qui sortit.

XIV.

M. de Bourgueil tenait trop à sa vengeance pour la compromettre en exposant sa femme à se trahir, puis cet entretien sur le général Roland, entretien dans lequel une innocente et

naïve enfant poignardait sa mère à chaque parole, promettait tant de féroces jouissances à cet homme, qu'il voulut les ménager, les savourer et distiller ainsi goutte à goutte le fiel douloureux et corrosif dont son cœur était gonflé. Car, ainsi qu'on le verra plus tard, sa barbarie était, sinon excusée, du moins expliquée par les horribles souffrances qu'il endurait lui-même.

Après le départ du domestique, M. de Bourgueil, s'adressant à Adeline et sa mère d'un ton affectueux et pénétré, leur dit :

— Pouvez-vous, toutes deux, méconnaître assez ma tendresse ? Je dirai plus... parce que je me sens le droit de le dire, pouvez-vous assez oublier le culte que je vous ai voué pour me croire capable de dire sérieusement que ma fille, ma bien aimée fille dédaigne mon affection, et qu'elle voudrait avoir pour père le général Roland ? Voyons, sage et tendre amie, c'est à ton bon sens, à ton bon cœur que je m'adresse, ajouta-t-il en regardant sa femme, ne m'aideras-tu pas à convaincre cette pauvre enfant que je plaisantais en ayant l'air de douter d'elle ? Cette plaisanterie, je la croyais innocente, je me trompais ; elle était triste, elle était mauvaise, elle était coupable, puisqu'un instant elle vous a affectées, mes pauvres amies ; aussi je me repens, je me rends à discrétion, je demande pardon ; voyons, est-ce qu'on ne lui accordera pas son pardon, à ce pauvre père... qui a le cœur tout gros du chagrin qu'il a causé ?

A ces derniers mots, qu'il prononça d'une voix touchante, en tendant ses bras à Adeline, celle-ci courut à son père, l'embrassa avec effusion, et lui dit :

— Oui, oui, bon père, je te pardonne... Car si tu avais un instant douté de moi, tu aurais dû bien souffrir.

— Et toi, amie, dit M. de Bourgueil en tendant la main à sa femme, tu me pardonnes aussi, j'espère ?

— Oui, sans doute, répondit M^{me} de Bourgueil avec effort, mais à l'avenir plus de ces tristes plaisanteries, n'est-ce pas ? Elles sont trop pénibles pour Adeline et pour moi.

— Je te le promets ; et maintenant, mon Adeline, je vais mériter tout-à-fait ma grâce auprès de toi, en te disant sérieusement, très sérieusement cette fois, que je partage ton admiration pour le général Roland : je n'ai pas, non plus que ta bonne mère, l'honneur de le connaître personnellement ; mais quelques-uns de nos amis communs, en qui nous avons toute confiance, l'ont vu intimement ; selon eux, on ne peut rencontrer un cœur plus loyal, un caractère plus généreux, un esprit plus élevé que celui du général Roland. Tu me demandais, chère enfant, ce que moi et ta mère nous pensions de la comtesse et de son mari. Tu le sais maintenant. Et tenez, puisque nous par-

lons du général, il faut que je vous raconte un trait qui lui fait le plus grand honneur.

— Alors, maintenant, bon père, je peux te dire l'objet de ma demande, et...

— Mais paix donc, petite bavarde ! dit gaiement M. de Bourgueil ; laisse-moi donc conter mon histoire : tu nous parleras ensuite de ta demande.

Vous devez vous imaginer, mes amies, reprit M. de Bourgueil avec un accent de confiance et d'abandon, vous devez vous imaginer, d'après *ses restes*, comme on dit, que, dans sa jeunesse, le général Roland a dû être remarquablement beau, n'est-ce pas ?

— Le fait est, bon père, reprit Adeline, qu'on ne peut voir une figure à la fois plus noble et plus vénérable ; la dernière fois que nous l'avons rencontré... je...

— Eh bien ! dit M. de Bourgueil, pourquoi t'interrompre, chère enfant ?

— Si j'achève, reprit Adeline en s'adressant gaiement à sa mère, ce méchant père va dire encore que je voudrais être *mademoiselle Roland*.

— A la bonne heure, répondit en souriant M. de Bourgueil, tu ne pouvais mieux me prouver que tu me pardonnais ma méchante plaisanterie. Continue, chère enfant.

— Je te disais que la dernière fois que nous avons rencontré le général Roland, c'était chez M^{me} Deverpuis. J'entendais dire autour de moi qu'il allait être nommé ambassadeur à Naples, et je pensais, en regardant sa belle et vénérable figure, qu'on ne pouvait désirer un ambassadeur d'un extérieur plus accompli.

— Et en cela, dit M. de Bourgueil, tu faisais preuve d'un excellent goût.

— Mais tu vas voir, bon père ; moi, je regardais le général sans croire être remarquée de lui ; eh bien ! pas du tout...

— Comment donc ?

— Ne voilà-t-il pas que ses yeux rencontrent les miens !... Juge si je suis honteuse !

— Je le crois, dit en souriant M. de Bourgueil, et voici mademoiselle l'enthousiaste qui n'ose plus les relever, ses beaux yeux !

— De quelques instans du moins, et lorsque je m'y hasarde... sais-tu ce qui arrive ?

— Non ; quoi donc ?

— Je retrouve les yeux du général toujours attachés sur les miens, mais avec un regard si doux, si bon, que...

— Que...

— Tu vas te moquer de moi, bon père, mais je me suis sentie presque émue... et en vérité... je te demande un peu, pourquoi ?

— Il faut demander ceci à ta mère... chère enfant, elle te le dira peut-être, et encore... je ne sais... car elle ne paraît pas partager notre admiration au sujet des avantages extérieurs du général.

— Vraiment, chère maman ?